

STÉPHANE
HESSEL

Tous comptes
faits...
ou presque

A black and white portrait of Stéphane Hessel, an elderly man with white hair, looking slightly to the right. The portrait is partially obscured by a red banner at the bottom.

PRÉFACE
D'EDGAR MORIN

libretto

Comment y parvenir ?

J'ai eu beaucoup de chance !

De vivre heureux, surmontant mes nombreux échecs. De ne jamais douter de la pertinence de mes efforts, même lorsque à l'évidence ils n'aboutissaient pas au résultat recherché. J'y ai été grandement aidé par certaines rencontres dont je veux maintenant rendre compte.

Un penseur disparu il y a quatre ans, Jacques Robin, auteur de *Changer d'ère*¹, nous a indiqué le chemin avec la vigueur de sa plume et de sa voix. Le groupe des Dix, où il a mobilisé des intelligences fécondes, a donné aux dernières années du XX^e siècle une mobilité intellectuelle encore vive dans des thèses comme celles de Patrick Viveret, qui en est l'un des héritiers.

C'est là que je suis tombé sur le plus stimulant, le plus inlassable, le plus intellectuellement généreux des amis, Sacha Goldman. Homme à créer des liens, multiplier les rencontres, entreprendre sans cesse de nouvelles combinaisons d'idées. Il m'a d'emblée pris le cœur.

Avec lui, j'ai entrepris une recherche qui n'a pas encore porté tous ses fruits, mais qui vise à répondre à ce dont le

1. Jacques Robin, *Changer d'ère*, Paris, Seuil, 1989.

monde a le besoin le plus urgent. Elle doit aboutir à un Livre blanc évolutif aux ambitions les plus hautes, et en même temps aux moyens les plus novateurs : faire travailler ensemble les esprits les plus éclairés et les dirigeants les plus expérimentés. Nous voulions l'appeler *Collège éthique international*. Mon ami William Van den Heuvel, qui assistait à l'une de nos premières rencontres, nous a mis en garde : collège, ça ne va pas en anglais. Bon. Nous avons dit Collegium. Il est devenu *International, ethical, scientific and political Collegium*. Nos présidents étaient Michel Rocard et Milan Kučan, deux hommes d'État qui connaissaient les contraintes de l'exercice du pouvoir politique, tout en n'étant déjà plus au pouvoir. L'appel que nous avions rédigé avait convaincu, tant par sa modestie que par son ambition, une trentaine d'anciens chefs d'État ou de gouvernement, mais aussi des savants, des sociologues et des économistes du monde entier.

Il fallait à la fois les réunir, physiquement ou « internet-tiquement », les convaincre de ne pas lâcher la rampe, obtenir leur participation à l'écriture de textes qui se veulent porteur de « *soft power* », c'est-à-dire d'influence subtile, mais puissante, sur les détenteurs des vrais pouvoirs.

Sacha était au cœur de cette formidable entreprise, qui n'a pas encore dit son dernier mot. Et moi, incapable de lui résister, je m'associais à chacune de ses initiatives, ravi d'y côtoyer des hommes et des femmes pour lesquels j'avais une réelle affection : Michel Rocard, bien sûr, Mary Robinson, René Passet, Edgar Morin.

Vers quoi allions-nous au juste ? Rien de moins que comprendre, dans leur diversité et leur interdépendance, les problèmes majeurs d'un temps de crise dont l'humanité sortirait ou non. Puis proposer des cheminements, des tentatives, des avancées courageuses, puis des replis prudents, des mots d'ordre mobilisateurs, dont le pouvoir de convic-

tion s'imposerait aux cent quatre-vingt-treize délégués des États membres de l'ONU lors de leur Assemblée générale.

Nous cherchions, Sacha et moi, des rédacteurs persuasifs, comme Patrick Viveret, habile à tirer d'un débat ouvert les quelques phrases simples et claires, à partir desquelles on peut progresser.

Notre premier texte, je l'ai déjà évoqué, fut la « Déclaration universelle d'interdépendance », rédigée avec l'aide de Mireille Delmas-Marty.

S'il me reste encore quelques années à vivre, c'est à l'amitié et à l'encouragement sans relâche de Sacha que je devrai de les employer à donner au Collegium le plus de pouvoir de pénétration possible. Pénétration du scepticisme, du « y a rien à faire », que tant d'événements consolident, si on ne sait pas qu'ils ne sont jamais plus que des barrières à sauter, des murs à escalader pour aller plus loin.

Une autre rencontre donne force à un engagement dont j'ose à peine espérer qu'il obtiendra un vrai résultat avant que je ne disparaisse. Celle de Pierre Galand, sénateur belge, président, dans ce pays chancelant et précieux à la fois, de l'Action laïque. Son initiative, soutenue par notre grande amie palestinienne, Leïla Chahid, et par sa courageuse partenaire israélienne, Nurit Peled-Elhanan, de mettre en action un tribunal Russell sur la Palestine, m'a tout de suite mobilisé.

Il s'agit de prendre la suite du tribunal civique créé il y a quarante ans par le grand humaniste britannique Bertrand Russell pour faire pression sur l'opinion publique mondiale et faire sortir les États-Unis de l'interminable guerre du Vietnam.

Pierre Galand nous a convoqués à Bruxelles il y a trois ans et nous a proposé de réunir témoins et experts de toutes les violations du droit infligées au peuple palestinien, non seulement par leur puissant voisin Israël, ses colons et ses

armées, mais aussi par l'Union européenne et par Washington, incapables l'une comme l'autre d'obtenir de leur allié de Tel-Aviv qu'il cesse de bafouer toutes les règles internationales. Il a pensé aussi tenir les entreprises économiques, industrielles, commerciales, pour responsables d'entretenir, avec ces colonies illégales qu'Israël a multipliées au long de ces dernières années, des relations coupables.

Le tribunal Russell sur la Palestine est pour moi un instrument destiné à faire passer mes nobles idées dans la réalité cruelle, avec l'aide de plusieurs centaines de femmes et d'hommes disposés à s'y engager.

La première session du tribunal s'est tenue à Barcelone en mars de l'année dernière, la deuxième à Londres en novembre. Entre les deux j'avais, avec ma femme et les dirigeants de « La Voix de l'enfant », effectué notre cinquième séjour à Gaza, alors que Robert Goldstone venait de céder à la pression de ses amis juifs et de s'excuser d'un rapport dont nous pouvions cependant vérifier sur place la validité.

Nous préparons la troisième session en novembre prochain au Cap avec le concours d'amis sud-africains qui savent ce que c'est que l'apartheid, et peuvent nous aider à le comparer – sans en méconnaître les différences – avec le sort des habitants des territoires occupés.

J'irai donc au Cap. Et aussi à New York, où l'on s'apprête à publier une version américaine d'*Indignez-vous*.

Sincèrement, je ne crois pas manquer totalement de modestie. Je crois plutôt souffrir de voir tant de bonnes idées affluant vers moi et échangées entre tant d'esprits éclairés rester stériles tandis que les sociétés humaines se détériorent.

J'ai donc besoin de m'associer, pas seulement à des textes (comme celui-ci), mais à des actes. D'où ma toute particulière reconnaissance pour des amis qui m'accueillent depuis

plus de dix ans dans une fondation qui soutient des projets civiques dans de nombreuses régions du monde. Elle s'appelle « Un monde par tous » – et non « pour tous ». Et voici comment j'y suis entré.

À la fin des années quatre-vingt, je venais régulièrement à Genève où je représentais la France à la commission des Droits de l'homme. J'y ai rencontré François Roux. Cet avocat de Montpellier présidait dans cette ville un Institut des droits de l'homme, déjà très présent hors de France, en Roumanie, en Afrique, aux côtés des tribunaux pénaux internationaux. Me jugeant rescapé du conflit germano-français et capable d'en parler à des jeunes pris dans des conflits qu'il est urgent de dépasser, il me propose de l'accompagner au Burundi. Le président hutu venait d'y être assassiné. Ce devait être la première étape d'une série vertigineuse de massacres, la pire étant le génocide des Tutsis au Rwanda.

Cette mission à laquelle je m'associai volontiers était financée par un homme resté d'abord mystérieux, voulant rester incognito, mais qui devint vite pour moi un véritable Hermès. Il s'appelle Patrick Lescure, et habite un village au cœur des Causses, en Lozère. Le hasard familial l'a brusquement mis en possession d'une fortune assez substantielle, à partager avec ses frères. Ce qu'en firent les autres ne l'intéressait pas. Lui, militant depuis son adolescence, décida d'en doter une fondation proposant aide et appui à des groupes humains décidés à se prendre en main, mais empêchés d'y parvenir faute d'un soutien fort et bref. Il avait associé à cette entreprise mon ami François Roux, ainsi qu'un sage ami d'Albert Camus, pédagogue et urbaniste, Paul Blanquart. Il me proposa d'être le quatrième.

Cette activité, qui est aujourd'hui celle qui me donne les plus forts plaisirs d'« être » et de « faire », me mettait en relation avec plus de cent projets de défense des droits, de

soutien des marginaux, des protestataires, des engagés dans une tâche éducative ou écologique ; mais elle me mettait aussi en relation avec les Cévennes.

Patrick et François, tous deux anciens du Larzac et de sa lutte victorieuse contre les militaires, y participaient régulièrement à la transhumance annuelle que conduisait leur ami berger Bernard Grellier et son épouse Nadine. Celui-ci en avait fait un moment de grâce : quelques amis et amies étaient conviés à suivre la lente ascension du troupeau au long des drailles millénaires tout en discutant des affaires du monde. Un vrai poète, Christian Planque, qui élevait des chèvres, nous accueillait, Christiane et moi, dans sa maison au-dessus du Vigan, non loin du mont Aigoual.

Ces douze transhumances ont donné du soleil à notre vie et je n'hésitais pas, à chaque étape, à réciter aux transhumants un beau poème de Rimbaud, de Baudelaire ou d'Apollinaire.

Voyez comme au lieu de créer de longs espaces de liberté, de vacances dans la vie d'un nonagénaire, les circonstances ont versé sur mon quotidien un ensemble d'activités entre lesquelles je tente de trouver un peu de place pour respirer.

Le Collegium, la fondation, le tribunal Russell, et tout à coup *Indignez-vous* ! Je me dis que l'excès même de ce que je cherche à mener simultanément maintient en moi un rythme exaltant.

Mais c'est aussi ce qui me prive d'une dimension qui pourrait être émouvante de ma vie personnelle. Ce que représente pour moi Christiane, le bonheur de partager avec elle de longs moments où nous ne parlons pas, jouissant tout simplement d'être deux, de nous toucher, de nous reconnaître, j'ai du mal à trouver les mots pour l'exprimer.

Ce que sont mes trois enfants, leurs huit enfants, les cinq petits-enfants de ma fille, je n'ose pas commencer à en parler ici. Et pourtant, il suffit d'un coup de téléphone de l'un

d'eux pour que tout un monde d'émotion et de gratitude s'ouvre d'un seul bond.

Je pense toujours que toutes ces obligations assumées avec joie, portées avec confiance, ne vont plus durer et que l'année prochaine... ou l'année suivante... Ça, dit Christiane, je n'y crois pas.

Et pourtant, comme je serais heureux de vraiment préparer ma mort. La verrai-je venir dans la souffrance ? Sans doute. Peu nombreux sont ceux qui partent à la manière de Pindare, comme le rapporte August von Platen : il aurait posé sa joue sur le genou de son bien-aimé, assistant au spectacle, et lorsque la musique se serait tue, celui-ci aurait voulu le réveiller mais il serait rentré auprès des dieux.

Je sens bien déjà les forces s'user, les faiblesses prendre le dessus. J'évalue mal où j'en suis. Qu'importe, on verra bien.

Patrimoine des hommes, les songes du monde,
Il y en a une, l'écoulement des jours
Que le Vent, la Lune, l'indolence à la mode
L'absconce chanson de l'humanité morte.

Christian Planque